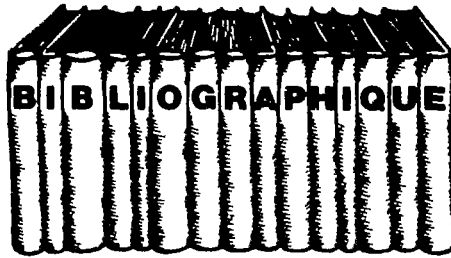


CHRONIQUE



NOTES DE LECTURE

DES AFRICANISTES ET DES AFRICAINS

ALEXANDRE (Pierre) — *Les Africains*. — Paris, Éditions Lidis, 1981 (Histoire ancienne des peuples); BRUNSWIG (Henri) — *Noirs et blancs dans l'Afrique noire française*. — Paris, Flammarion, 1983 (Nouvelle bibliothèque scientifique); *Études africaines offertes à Henri Brunswig*. — Paris, Éditions EHESS, 1982, cité dans le texte comme Mélanges Brunswig.

Analyser conjointement ces trois ouvrages dont ni l'écriture, ni l'organisation ni les objectifs déclarés ne se recoupent semble farfelu de prime abord. Et pourtant, après leur lecture, ce qui m'a paru un hasard de publication presque simultanée, d'abord, et de proposition de recension, ensuite, a pris un sens particulier, un sens qui transcende chaque ouvrage en particulier. La relecture d'une note écrite sur un ton moqueur par Pierre Alexandre en 1972 (1) m'a plus assuré dans cette lecture anthropologique des africanistes qu'un petit débat récent (2).

Le souvenir d'une conversation avec Jean Copans sur l'impact réel de la tempête des années 1970 dans le petit monde des anthropologues français, dont il fut l'un des principaux artisans, me convainc de l'actualité de mon propos. La réflexion de Copans ainsi que ses quelques textes récents (3) remettent à l'ordre du jour le vieux dicton de la caravane et des chiens. Il est d'autant plus actuel que, contrairement au débat sur l'anthropologie, l'impérialisme et les « sauvages », les Africains sont absents ou presque, si on exclut l'école de Dar-es-Salaam, des efforts pour mettre à l'ordre du jour l'interrogation sur les fondements épistémologiques de l'africanisme (4). Alors que les africanistes africains disent leurs priorités ailleurs (5), quelques-uns d'entre nous font les Charlots devant le taureau sceptique de l'africanisme universitaire. La

caravane avance tranquillement, ne craignant même pas les coupures budgétaires.

Il me faut cependant commencer par présenter les ouvrages en question. *Noirs et Blancs dans l'Afrique noire française* rassemble des éclats d'un projet en cours de réalisation, projet qui ne sera jamais achevé étant donné la retraite de H. Brunschwig. L'histoire sociale de la colonisation en constitue à mon avis le dénominateur commun. La volonté de scruter avant tout le rôle, la place et les stratégies des Africains qui ont accepté de bâtir, avec les Blancs, « la nouvelle société », circonscrit le projet. Il est dommage que les analyses s'arrêtent délibérément au moment où le courant opposé commence à se manifester. La volonté de bâtir cette « nouvelle société » contre ou au moins en l'absence du Blanc n'est pas seulement, ni même d'abord, de la résistance. L'orientation de cette démarche la rapproche, sans que malheureusement la jonction se fasse, de la *new social history* et potentiellement de la *cultural history* (6). Brunschwig ouvre le passage, sans jamais y faire référence, vers une recherche du type de celle qu'anime *History Workshop* (7). D'autres

(1) P. Alexandre, « Du haut du cocotier », *Cahiers d'études africaines* 68, 1972, pp. 639-642.

(2) « A propos de la recherche africainiste », *Cahiers d'études africaines* 84, 1981, pp. 582-585.

(3) « A la recherche de la théorie perdue : marxisme et structuralisme dans l'anthropologie française », *Anthropologie et sociétés* 1, 1977, pp. 137-158 et *Mode de production, formation sociale ou ethnique : les silences d'une anthropologie marxiste*, Paris, Centre d'études africaines, EHESS, 1982. (Document de travail n° 4).

(4) La Tanzanie (voir A. Temu, B. Swai, *Historians and africanist history*, Londres, Zed Press, 1981) et l'Afrique du Sud (voir surtout divers débats dans *Journal of Southern African Studies* et F. Jonhstone, « Most painful to our hearts : South Africa through the eyes of the new school », *Revue canadienne des études africaines* 16, 1982, pp. 5-26) constituent des exceptions. Cependant, dans le dernier cas, le débat est surtout mené par les personnes qui ne résident pas en Afrique du Sud.

(5) A l'exception de la Côte-d'Ivoire (où C. Wondji est sensible aux problèmes épistémologiques) et en partie du Zaïre, en Afrique francophone la question est considérée comme utile mais secondaire. Les questions de la négritude, de l'unité africaine et des « antiquités nègres » sont encore actuelles, comme le montre le recueil d'articles d'I.B. Kaké, *Combats pour l'histoire africaine*, Paris, Présence africaine, 1982, divers travaux de T. Obenga et le premier volume de *L'Histoire générale de l'Afrique* de l'Unesco.

Le combat qui prend de l'importance, dirigé contre diverses visions « ethniques » et « ethnographiques », contre les ethnosciences, est surtout conduit par P. Hountondji et V.Y. Mudimbe. La satisfaction du travail accompli dans la décolonisation de l'histoire « nationale », si profonde au Nigeria, l'urgence des problèmes d'actualité et la protection de la position sociale des intellectuels font de l'épistémologie une question délicate sinon dangereuse.

(6) Faut-il encore rappeler que l'œuvre de Thompson est pratiquement inconnue en France, à l'exception d'un résumé de *The making of English working class* publié dans *Débat* qui annonce sa traduction. La recherche de E. Genovese est aussi fort mal connue. Pour la *new social history* voir T. Judt, « A clown in regal purple : social history and the historians », *History Workshop* 7, 1979, pp. 66-94, et S. Hochstadt, « Social history and politics : a materialist view », *Social History* 7, 1982, pp. 75-83. Les travaux de M. de Certeau sont très importants. Il travaille cependant aux États-Unis et en France et inspire plutôt les politologues que les historiens.

(7) En plus de la revue *History Workshop*, un volume des travaux de *History Workshop* de 1980 publié par R. Samuel, *People's history and socialist theory*, Londres, 1981, permet de saisir l'essentiel. Il faut signaler que des historiens britanniques de l'Afrique font partie de *History Workshop* et que des groupes de cette inspiration fonctionnent actuellement au Mozambique et en Afrique du Sud.

devront le réaliser pour ce qui concerne l'Afrique dite « française ». Certaines contributions françaises aux mélanges Brunshwig (Chrétien) et les recherches en cours de F. Raison prouvent qu'une telle possibilité existe, même si les barrières formelles empêchent encore sa prolifération. Par ailleurs, l'excellente contribution de J. Suret-Canale, ce grand-père de l'africanisme français demeuré à l'écart des « mandarins-ancêtres », confirme ma lecture de *Noirs et Blancs*. L'africanisme français est mûr pour une mutation profonde ; un cycle est achevé. Et pourtant, le corps professionnel n'arrive pas à basculer vers le changement, sans qu'on puisse déceler une cause de résistance autre que la routine. Quelques thèses de 3^e cycle, tant à Paris VII qu'à Paris I, flirtent avec l'approche des politologues du Groupe d'analyse des modes populaires d'action politique (8). Mais l'ouverture globale tarde. Des initiatives précieuses, comme la conférence organisée par J.-L. Triaud en décembre 1983 à la Maison des sciences de l'homme, « Les leaders islamiques en Afrique tropicale », mettent en évidence la solitude des historiens, alors que la démarche diachronique est de plus en plus, mais sur un mode spécifique, pratiquée par les politologues et les anthropologues (9). La naissance d'un nouveau laboratoire du CNRS mettant en commun les ressources de deux centres universitaires parisiens de recherche historique sur l'Afrique autorise de nouveaux espoirs.

Les mélanges Brunshwig forment un volume très hétéroclite, comme c'est de coutume. Malgré les efforts de son éditeur M. Michel pour lui donner quelques axes unificateurs, l'unité ne se fait que par le choix, très individuel, des lectures. La valeur, la portée et l'écriture diffèrent tellement d'une contribution à l'autre qu'il me semble presque impossible de lire ce recueil de bout en bout sans y tracer des sentiers personnels. Les bonnes surprises y dominent, mais l'ennui profond guette le lecteur consciencieux.

Les Africains de Pierre Alexandre, enfin, se présente sous un double jour. C'est, d'une part, un volume magnifiquement illustré, de très belle présentation qui, paradoxalement, expose ainsi son point le plus faible. L'exotisme de ses illustrations, non seulement bon marché mais aussi en opposition flagrante au texte, rend la lecture désagréable. Le sexisme de l'illustration est agaçant par le choix délibéré du nombre des photos insistant sur la nudité partielle ou entière des femmes, nudité gratuite par rapport à l'information que l'illustration est censée apporter. Contrairement à cette vision « ethnographique » de foire où l'on s'attend, à chaque photo, à voir surgir Tarzan, le texte est de bonne et souvent de haute qualité, avec un parti pris démystificateur. A ce niveau, avec quelques bas, c'est de la vulgarisation de haut vol.

(8) Le *Bulletin du Groupe d'étude des modes populaires d'action politique* renseigne le mieux sur les objectifs et la méthodologie qui s'élaborent dans ce cadre.

(9) J.-L. Amselle, J. Copans, J.-F. Bayart, et j'y ajouterais volontiers G. Dupré, me semblent pratiquer tous une sorte de science sociale dynamique qui doit certainement beaucoup à G. Balandier

dont l'influence fut malheureusement pendant longtemps limitée par l'enchantement structuraliste. Je ne veux cependant pas gommer les différences qui existent entre eux, même si elles me paraissent moins importantes qu'on ne le dit dans le feu d'un débat. Voir *Cahiers d'études africaines* 69-70, 1978.

C'est en m'interrogeant sur le rapport entre l'invention de l'Afrique par le savoir universitaire occidental et la pertinence du discours scientifique pour les sociétés africaines que je crois avoir trouvé la raison me poussant à analyser ces trois volumes ensemble. Du coup, il me semble avoir trouvé le pourquoi d'être invité à en faire la recension. La contribution de Vansina, « Quand l'événement est rare », au volume des mélanges (10) m'a confirmé la lecture anthropologique des africanistes ; s'y ajoute, mais à un autre niveau, la réflexion philosophique de V.Y. Mudimbe (11). La présence imposante de L. Senghor (il préface deux des trois volumes) met en évidence le caractère de fête rituelle, de célébration à l'honneur des aînés, génération de grands-pères ou, comme dit Alexandre de lui-même, de « mandarins-ancêtres » (12) de l'africanisme français. Être convié à la fête confirme, s'il le faut, la place de L. Senghor — parent par alliance — parmi les africanistes. Il ne ménage pas ses compliments à l'adresse de Brunschwig et d'Alexandre dont les textes — surtout les remarques d'Alexandre — s'attaquent à la base même de la négritude mais envoient quelques fleurs à son père. Il est frappant de voir à quel degré les deux lectures d'une même réalité qui se côtoient restent étrangères l'une à l'autre. Mais, pour que la fête continue, l'africaniste se retrouve membre de l'académie de la négritude alors que son père accepte d'être reconnu africaniste. C'est à ce niveau, quasi rituel, que la solidarité entre égaux, la maîtrise des règles du jeu et l'art de s'ignorer tout en se proclamant mutuellement experts, prennent toute leur importance.

Personne ne semble vouloir s'apercevoir que Vansina et Chrétien, dans le volume d'hommages qu'ouvre l'avant-propos de L.S. Senghor, achèvent l'africanisme en tant que convention, littéraire dit le premier, sociale suggère le deuxième. En agissant ainsi, ils ramènent la négritude à sa vraie dimension, celle d'un courant de la littérature française. La place de Senghor à l'Académie française est pleinement justifiée et largement méritée. Et pourtant, son passage de la présidence du Sénégal à l'Académie française symbolise peut-être mieux que tout autre événement la mort d'un africanisme prisonnier des lunettes de lecture ethnographique de l'Afrique et de son double qui donnait une raison d'être tant à la lecture de L. Senghor qu'à celle de Cheikh Anta Diop.

Les lunettes ethnographiques eurent et ont encore de nombreux partisans africains, puisque leur port est plus une question de position sociale que de situation raciale. Chrétien insiste sur la question et C.-H. Perrot, dans une contribution aux allures purement empiriques, montre le partage des complicités dans « un mal de voir » (13) qui se voulait et se veut la pure vérité. Le discours historique fut au début de la colonisation une arme redoutable pour saisir ce qui restait du pouvoir

(10) Il faut compléter ce texte par son « Lignage, idéologie et histoire en Afrique équatoriale », *Enquêtes et documents d'histoire africaine* 4, 1980, pp. 133-155.

(11) Voir V.Y. Mudimbe, *L'odeur du père*, Paris, Présence africaine, 1982, son chapitre « Culture », dans *Du Congo au Zaïre, 1960-1980*, Bruxelles, CRISP, 1982,

et son complément, « Visage de la philosophie et de la théologie contemporaines au Zaïre », *Cahiers du CEDAF* 1, 1981.

(12) P. Alexandre, « Du haut du cocotier »..., *art. cit.*

(13) Pour emprunter le titre du premier « Cahier Jussieu » édité par H. Moniot.

que le Blanc était prêt à céder ; l'africanisme sert aujourd'hui à nourrir les identités « ethniques » des bourgeoisies « nationales », identités destinées à déguiser leur « blancheur » éclatante. Le récent discours du président Houphouët-Boigny laissa tomber les « masques noirs » dans cet appel éloquent, à la Guizot, en faveur des valeurs bourgeoises du capitalisme du marché libre.

Mon rôle face aux trois ouvrages devient clair ; étranger, mais de la corporation, je joue, comme le faisait jadis le trafiquant blanc de la côte africaine, à la fois complice et ingénu, des rôles multiples dont j'ignore de nombreux déterminants. J'avoue avoir trouvé attrayant ce rôle de bouffon sans roi. Je compte tirer le maximum de cette marginalité qui permet de dire bien haut ce que tout le monde pense tout bas (14).

Ma lecture est partielle, puisque, dans cette célébration de fin d'un cycle de production de la connaissance, je veux trouver les signes d'un cycle nouveau. Revenons à *Noirs et Blancs* (15). Brunschwig, comme d'habitude, affirme se tenir à une démarche empirique et, mine de rien, met l'arrière-plan à l'avant-scène. Son projet d'histoire sociale de la colonisation pose directement la question : qui partageait les intérêts vitaux de la formation et du maintien de la société coloniale ? Le sous-titre de son livre en dit long : « Comment le colonisé devient colonisateur ». Fidèle à sa vision de la pratique historienne, Brunschwig ne dépasse pas 1914 et pourtant je n'arrive pas à me débarrasser de l'idée qu'un autre sous-titre fut volontairement tu : « Qui est le complice du développement du sous-développement ? ». Brunschwig présente sa démarche comme un défi lancé à l'érudition ; ceux qui le lisent ainsi en seront déçus. Pour les autres, il y a beaucoup à apprendre, à condition de lire ce volume éclaté à la lumière de la littérature anglo-saxonne (16) et à travers l'expérience qu'apporte la contribution de Suret-Canale dans le volume d'hommages.

(14) Je n'ai cependant pas la capacité d'aller aussi loin que semble le souhaiter P. Alexandre dans « A propos de la recherche... », p. 582 : « Ce sont justement la précision et la variété de ces détails anatomiques qui démontrent le fait même de sa nudité » et il le fait suivre d'une citation insolente, qui n'a certes pas perdu son actualité, d'E. Njoh-Mouelle, *Jalon II. L'africanisme aujourd'hui*, Yaoundé, Éd. CLÉ, 1975.

(15) Le titre n'est pas nouveau : voir D. Westerman, *Noirs et Blancs en Afrique*, Paris, 1937. Il fut aussi utilisé par Elikia Mbokolo pour la publication de sa thèse dont l'élaboration se situe d'ailleurs dans le cadre du projet de Brunschwig.

(16) R.E. Robinson, « Non-European foundations of European imperialism : sketch for a theory of collaboration » in R. Owen, B. Ratcliffe (ed.), *Studies in the theory of imperialism*, Londres, 1972 ;

C. van Onselen, « The role of collaborators in the Rhodesia mining industry 1900-1934 », *African Affairs* 72, 1973, pp. 401-402 ; T.O. Ranger, *The African Churches in Tanzania*, Nairobi, 1972 ; A.J. Dachs, « Politics of collaboration : imperialism in practice » in B. Pachai (ed.), *The early history of Malawi*, Londres, 1972, et dans ce même volume les contributions de R.H. Palmer et de M.L. Chanock ; D.A. Low, *Lion Rampant*, Londres, 1974 ; C. Henfrey, « The invisible age », *Race and Class* 8, 1976 ; A. Temu, « The African intellectual and the colonial State, Tanzania », *Zamani* 22, 1979 ; N.N. Luanda, *The negative mirror images of African initiative colonial resistance and collaboration*, Dar-es-Salaam, 1979, multigr. ; A. Isaacman, *The tradition of resistance in Mozambique*, Los Angeles, 1976 ; A. et B. Isaacman, « Resistance and collaboration in Southern and

Il ne s'agit pas seulement des collaborateurs que la colonisation — un processus socio-économique global — a produits. Il s'agit avant tout de ceux sans qui la colonisation n'aurait probablement pas pris la forme que nous lui connaissons. Dans la mesure où, dans les régions côtières d'où elle partit, la colonisation se confond au XIX^e siècle avec une révolution sociale visant à changer un ordre politique, elle n'aurait pas été possible sans la collaboration active des Africains (17). Elle n'est pas devenue révolution bourgeoise, pour des raisons que malheureusement ni Brunschwig ni Suret-Canale n'abordent (18).

À mon avis, il y en a trois : a) Une révolution bourgeoise ne peut se réaliser que s'il y a prise du pouvoir politique par une bourgeoisie nationale qui fait de l'État un régulateur de la prolétarisation ; b) Dans les colonies, le pouvoir politique, exercé par les bureaucraties coloniales qui furent des excroissances des sociétés politiques métropolitaines, utilisa la prolétarisation sélective pour financer la colonisation effective ; c) Enfin, les bourgeoisies africaines furent politiquement éliminées entre le milieu des années 1920 et la grande crise des années 1930. On les remplaça ou on les transforma en lumpen-bourgeoisies coloniales et en bureaucraties travaillant pour le compte du capital et/ou des sociétés politiques métropolitaines. Malheureusement, Brunschwig ne s'intéresse qu'au personnel africain des institutions politiques, du côté européen, il ne consacre qu'une cinquantaine de pages au petit capital et conclut sur le caractère politique de l'implantation du petit colonat blanc.

En partant du fait de la collaboration initiale, Brunschwig suggère que le programme de transformation vers une société capitaliste aurait pu être réalisé pleinement si l'émancipation et l'indépendance avaient été accordées à temps (pp. 28 et 96). Pense-t-il à cette révolution sociale que les gestes politiques discriminatoires des années 1920 et les effets sélectifs de la crise économique des années 1930 ont rendue caduque (19) ? Il ignore ainsi trop facilement la crainte, présente surtout dans les milieux coloniaux belge et portugais, mais qui ne fut pas absente du milieu colonial français, de la montée rapide d'une bourgeoisie noire nationaliste éliminant le petit et le moyen capital européen, saisissant le pouvoir politique et transformant la masse des Africains en prolétariat rural. Faute d'implantation réelle du grand capital avant les années 1920 (elle intervient alors dans les colonies « minières » mais aura lieu beaucoup plus tard ailleurs), les intérêts de la petite et moyenne bourgeoisie expatriées, habillés en « mission civilisatrice », ont

Central Africa », *International Journal of African Historical Studies* 10, 1977, pp. 31-67 et, tout récemment, P. Martin dans l'« Introduction » au volume 2 de D. Birmingham, P. Martin (ed.), *History of Central Africa*, Londres, 1983.

(17) Voir sur ce point mon « Lignage mode of production : social inequalities in Equatorial Central Africa », in D. Crumme, C.C. Stewart (ed.), *Modes of production in Africa*, Beverly Hills, Sage, 1981, pp. 93-114.

(18) P. Anderson, *The notion of bour-*

geois revolution, Communication présentée au Congrès international « Marx e la storia », Saint-Marin, octobre 1983.

(19) Voir le numéro spécial d'*African Economic History* 7, 1979, consacré à la grande crise, A. Latham, *The depression and the developing world, 1914-1939*, Londres, Croom Helm, 1981, et B. Codo, S. Anignikin, « Pouvoir colonial et tentatives d'intégration africaine dans le système capitaliste : le cas du Dahomey entre les deux guerres », *Revue canadienne des études africaines* 16, 1982, pp. 331-342.

informé les choix politiques des années 1920 et 1930. Le scénario auquel Brunshwig fait allusion est impensable sans le retrait des intérêts économiques européens. Il faut rappeler, comme le fit Y. Person (20) peu avant sa mort, même si le préjugé favorable dont bénéficie toute action collective du prolétariat industriel nous pousse à l'oublier, que ce fut le prolétariat blanc qui s'opposa, en défendant ses intérêts à court terme, à la formation de la main-d'œuvre africaine spécialisée, groupe qui aurait été capable de réclamer, en association avec la petite bourgeoisie, l'émancipation et l'indépendance. Faute de ce bloc historique local, le scénario auquel fait allusion Brunshwig fut impossible.

Revenons à *Noirs et Blancs* dont deux chapitres me semblent particulièrement intéressants : « Typologie des Noirs », dont le titre me déplaît en absence d'une typologie des Blancs, et « Rois de la brousse, I, les interprètes ». Le premier est très riche en idées, certaines fort discutables, mais pratiquement toutes stimulantes. Le deuxième donne l'exemple des nuances qu'on peut retrouver à partir du moment où l'historien combine les documents écrits classiques avec les souvenirs personnels et, pourquoi pas, la fiction si elle reconstitue un vécu et résiste à la critique historique.

Quelques lignes consacrées (p. 99) à la résistance paysanne sont très justes et contiennent tout un programme de recherches, alors que la déception envers l'ethnologie (p. 101) rejoint le rejet du présent ethnographique par Vansina dans les mélanges Brunshwig. Par contre, les chapitres consacrés aux cadres africains sont décevants. On a l'impression d'un collage de notes et d'extraits de documents d'archives.

Un défaut regrettable, même si Brunshwig situe son point de départ dans la vie quotidienne de la colonisation française, la bibliographie du livre donne l'impression que son auteur ignore la littérature de langue anglaise consacrée à la « collaboration ». Certes, cette dernière est en grande partie attachée au couple résistance-collaboration (faux dans sa dichotomie simpliste), mais comporte des travaux très importants et originaux comme ceux d'Isaacman, Van Onselen, Ranger, Chanoock, etc., dont plusieurs datent du début des années 1970. Dans le domaine propre du livre, aucune mention n'est faite des travaux de F. Bontinck qui, depuis plusieurs années, publie des biographies des « voyageurs africains » (21), collaborateurs par excellence des explorateurs ; ou l'inverse ? Il y a aussi eu des travaux africains montrant le rôle fondamental des « collaborateurs », « auxiliaires » africains, par exemple pour l'évangélisation (22). Le monopole effectif de l'évangélisation que l'Église « blanche » réalisa entre les deux guerres et qui

(20) Y. Person, « Race, nation et classe : la question nationale dans le Parti communiste d'Afrique du Sud (1921-1932) », *Monde en développement* 27, 1979, pp. 408-434 et « Luites nationales et luites de classes », *Les Temps modernes* 416, 1981, pp. 1555-1577. Voir aussi le mien, « Contestation sociale au Zaïre : grève administrative de 1920 », *Africa-Terraven* 22, 1976, pp. 57-67.

(21) F. Bontinck publie depuis 1976 ces biographies dans *Zaïre-Afrique*.

(22) Voir par exemple Mumbanza mwa Bawele, « La contribution des Zaïrois à l'œuvre d'évangélisation et la prospérité des établissements missionnaires. La mission catholique de Libanda (1933-1960) », *Études d'histoire africaine* 6, 1974, pp. 225-274.

réduisait alors les Africains à des auxiliaires *stricto sensu* pourrait expliquer en partie la prolifération des prophètes indépendants.

Marc Michel qui présente ces contributions aux *Études africaines offertes à Henri Brunschwig* ne fait aucune allusion à la publication de *Noirs et Blancs dans l'Afrique noire française*. Il est permis de penser que les points communs entre les deux livres sont dus au hasard, qui arrange parfois bien les choses. La petite histoire des mélanges Brunschwig dont la production fut fort lente renforce cette impression. Même si l'intérêt de Brunschwig pour la « collaboration » est bien connu, il reste néanmoins significatif que plusieurs contributions reprennent ce thème. Dommage que la cinquième partie du recueil, qui en regroupe plusieurs, conserve dans son titre l'opposition classificatoire et arbitraire entre la résistance et la collaboration. Suret-Canale, dans une analyse plus générale, et Chrétien, à partir d'un exemple précis, montrent qu'elle n'a pas de sens ; Perrot le confirme en soulignant l'ambiguïté, ce trait fondamental de la société coloniale.

Sans en faire le moindre reproche à Marc Michel qui s'acquitte très bien d'une tâche ingrate, le volume contient autant de contributions excellentes qu'ennuyeuses. En plus des contributions déjà signalées, un petit bijou d'un genre fort différent mérite l'attention du lecteur. Il s'agit du texte de Stengers qui prouve que l'érudition, à condition de s'appuyer sur une riche culture historique, peut toujours offrir du plaisir tout en restant hautement instructive.

Deux autres contributions méritent d'être signalées, même si elles auraient dû paraître dans une revue, puisqu'un volume de mélanges n'offre guère de plate-forme au débat approfondi qu'elles exigent. Yves Person, dans « Les Mandingues dans l'histoire », propose pour cadre d'analyse l'aire culturelle d'un peuple abandonnant à dessein tant la tribu que l'État-nation. Ce patriote breton fournit ainsi la preuve qu'importer d'ailleurs un projet social dans l'africanisme peut être innovateur. Le projet d'une vaste analyse de l'histoire économique de l'Afrique dans la perspective mondiale que propose Austen exige, pour une discussion valable, une confrontation avec les travaux récents de Latham et de Munro, de Wallerstein et de C. Coquery-Vidrovitch.

Certaines contributions perdent, injustement, beaucoup au retard de publication du volume. C'est le cas de celle d'Austen, mais surtout celui du travail, pourtant très important, de C. Coquery-Vidrovitch. Accessible après la parution des résultats détaillés de sa recherche dans *African Economic History* et dans le volume spécial de la *Revue française d'histoire d'outre-mer*, l'originalité de cette contribution est d'autant diminuée.

J'ai conservé pour la fin la lecture que je pensais ennuyeuse, voire agaçante — puisque j'avais parcouru les illustrations — des *Africains* de P. Alexandre. Que pouvait-on attendre d'un volume publié dans une collection prétentieuse, sous un titre promettant une réflexion pompeuse sur l'africanité, etc. ? Et pourtant, les photos mises à part, j'ai lu le texte avec plaisir. Alexandre est à son meilleur quand il retrouve le rôle dont il semble se délecter dans la vie, celui d'un aïeul assis sur son

cocotier (le palmier avec un siège en dessous irait mieux mais Alexandre a choisi de se percher sur le premier) et qui, grognon, lance des remarques acerbes. À ce propos, il est surprenant de constater à quel point sa rogne contre le marxisme voisine avec des analyses presque marxistes. « Après tout, il y a bien des chrétiens marxistes » a-t-il dit, alors pourquoi pas des marxistes qui rejettent Marx (23) ?

Il y a beaucoup de choses que je n'aime pas dans ce livre, en commençant par la division en deux parties, une « ethnographique » et une autre « historique », que l'auteur lui-même remet d'ailleurs tout de suite en question. C'est lui qui, longtemps avant F. Dumont (24), critiqua l'ethnologie parce que sans homme et l'histoire parce qu'on la pratique comme a-chronique. Pourquoi donc reprendre la division qui hante l'africanisme ? Les titres et les sous-titres du livre vont directement à l'encontre de son opposition déclarée, et combien juste, à l'exotisme. Il affirme « chercher (...) une sorte de démystification de l'exotisme » (p. 127).

Sur un autre plan, le maintien du lien étroit entre les migrations dites bantoues, la métallurgie du fer et l'agriculture (25) ne me paraît pas plus défendable que sa présentation du contrat *ubuhake* au Rwanda. On pourrait facilement multiplier les points de désaccord. Par contre, sa définition de la migration est excellente. Ses nombreuses formulations démystificatrices sont non seulement justes mais aussi savoureuses, comme celle-là : « Les missionnaires prudes et surréalistes salaces ont interprété les statues à phallus dressé ou à vulve béante comme une provocation pornographique, alors qu'il s'agit d'ouvrage de piété » (p. 194), ou encore cette interrogation, mine de rien mais insistante, puisque reprise dans l'index à côté du nom de Baden-Powell, sur sa connaissance de la signification sexuelle du geste qu'il emprunta à une association faite pour en faire le salut scout (p. 387). Citons encore son juste refus des qualificatifs de proxénétisme institutionnalisé et de prostitution hospitalière dont on accable certaines coutumes africaines, puisque, dans ces cas, « la femme ou ses prestations sexuelles n'ont pas le caractère d'une marchandise » (p. 83). On attribuerait cette formulation plus facilement à E. Terray ou à C. Meillassoux qu'à P. Alexandre.

L'avantage principal de son texte, outre son érudition incontestable, réside dans son courage à s'engager dans des polémiques dans un livre destiné au large public, et dans sa volonté de ne pas arrondir les angles en faveur d'un compromis. Le quasi-manuel qu'il présente gagne ainsi en intérêt par la réflexion qu'il suscite chez le lecteur qui, pour une fois, ne se sent pas exclu du débat.

Sur un autre plan, il faut souligner la présence, la valeur informative et la belle présentation de nombreuses cartes. Par contre, la bibliographie est pauvre et présente de nombreuses lacunes, même là où les

(23) Voir par exemple A. Giddens, *A contemporary critic of historical materialism*, Londres, Macmillan, 1981.

(24) F. Dumont, *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 369 p.

(25) Voir la critique de L. Bouquiaux (ed.), *L'expansion bantoue*, Paris, SELAF, 1980, par J. Vansina dans *International Journal of African Historical Studies* 16, 1983, pp. 127-131.

publications en français existent et remplacent avantageusement les versions anglaises (comme c'est le cas de l'autobiographie de Tippe Tip (26). La bibliographie fut probablement préparée avant 1976, tandis que le livre, publié fin 1981, ne fut pratiquement accessible qu'en 1982.

J'aurais beaucoup aimé utiliser ce livre comme manuel pour un cours universitaire d'introduction à l'histoire de l'Afrique même si sa partie « Organisations sociales », meilleure que la partie « Cultures et histoires », le déséquilibre un peu. Son prix interdit une telle pratique à moins d'enseigner dans un collège pour enfants de millionnaires. Je me demande d'ailleurs quel est le créneau visé par l'éditeur.

Bogumil Jewsiewicki

(26) *L'autobiographie de Hamed ben Mohamed el-Murjebi Tippe Tip (1840-1905)*, Bruxelles, ARSOM, 1974, édité et traduit par F. Bontinck avec la collaboration de K. Janssen.